

L' Abeille.

2me. Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

2me. Année

VOL. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 28 JUIN 1850.

No. 31.

PORTRAIT D'ALFRED.

Voyez-vous ce jeune homme qui sort de cette maison d'éducation ? Examinez comme il est soigné dans sa parure ! Avec quelle grâce, avec quelle précaution il pose son petit pied ! Si ses yeux ne se jetaient furtivement sur vous, ne croiriez-vous pas qu'il compte les pavés ? Pourquoi donc tant de soin ? Ce ne peut-être la crainte de se salir qui le lui fasse prendre : les chemins sont secs ; c'est pour attirer les regards ; il a réussi, car tous les passants s'arrêtent : est-ce pour l'admirer ou pour rire de sa fatuité ?

En remarquant son habit couleur foncée, tombant à peine à ses genoux, sa cravate artistement et sans doute péniblement mise, son chapeau à large rebord, ses gants beurre frais, toute sa personne enfin parée et musquée, vous vous dites : " C'est un de nos incroyables, un petit maître : vous ne vous trompez pas ; mais ce qui vous étonnera, c'est que ce fashionable, comme disent les Anglais, est un petit écolier échappé pour un jour de sa triste cage. Il a secoué la poussière de ses classes, a jeté loin de lui ses auteurs insipides, et s'est affublé, comme vous le voyez, pour aller papillonner. Le voilà qui s'arrête . . . Monsieur regarde ce que l'on donne ce soir à l'Opéra ou aux Français . . . Il fait la grimace ; monsieur n'est pas content sans doute du répertoire du jour . . . Il passe à d'autres affiches . . . Laissons le lire toutes les pièces, il y restera longtemps : ne faut-il donc pas qu'il en sache les titres par cœur pour les réciter dans les maisons où il doit se présenter ? Tenez, son professeur passe près de lui, et lève les épaules en le voyant apprendre cette nouvelle leçon . . . Tout ce que vous voyez, tout ce que je vous dis, pique votre curiosité : je veux la contenter, mais promettez-moi le secret ; écoutez :

Ce jeune homme s'appelle Alfred : il est fils unique de M. L. . . . , honnête fermier de B. . . . , dont la fortune est due toute entière à des travaux pénibles, à une sobriété et à une économie sévères. Alfred, s'il avait vécu deux siècles auparavant, aurait fait valoir les terres de son vertueux père, mais aujourd'hui chacun veut s'é-

lever, chacun se trouve à l'étroit dans la sphère où il est né ; on voit avec dédain la modeste profession de ses parents ; toutes les classes se heurtent, se confondent et s'envient. Les hommes donnent l'impulsion, les enfants la suivent ; car de tout temps les petits ont singé les grands. Nos jeunes filles rougissent d'appartenir à la classe industrielle ; nos jeunes gens craignent de salir leurs mains parfumées en touchant à ces nobles instruments de labourage qui font sortir de la terre le pain qui nourrit leur suffisance. Les unes ont laissé le bonnet simple, le châle modeste, la robe commune de leurs bonnes mères, pour le chapeau panaché, le moelleux cachemire et les blouses trompeuses ; les autres sourient de pitié en comparant leurs minces escarpins avec les souliers grossiers de leurs pères. leurs bas à jour avec des bas blens, leurs fracs anglais avec des habits à larges basques ; enfin le costume de leurs parents, qui cherchent dans leurs vêtements la commodité et non la gêne et l'élégance, excite leur gaieté ; mais ils ont soin de ne la manifester qu'en l'absence de ceux qui connaissent leur généalogie ; car, autrement, les baisers bien tendrement appliqués de leurs rustiques parents couvrent nos orgueilleux de confusion ; les caresses de la nature toute vraie, toute franche, les font rougir de dépit, et chacun d'eux voudrait pouvoir dire aux spectateurs d'une scène si attendrissante : Messieurs et Mesdames, je ne suis pas le fils de ces bons paysans. Ces bons paysans ! Ah ! si la raison pouvait un instant écarter ce voile épais que la présomption a jeté sur vos yeux, que vous vous trouveriez coupables, que vous baiseriez avec religion ces vêtements grossiers qui couvrent la probité, la franchise, la vigilance, et toutes ces vertus qui ennoblissent le laboureur ! . . . Mais pendant que je vous sermonne, vous fredonnez l'air d'un vaudeville nouveau . . . Je le vois : le grand monde a fasciné vos yeux, a corrompu vos cœurs, a faussé votre jugement ; ce n'est pas l'homme en lui-même que vous considérez, c'est l'écorce de l'homme, c'est l'habit qu'il porte ; vous préférez au gros bon sens, expression de la nature inculte, l'esprit superficiel, enfant de la sottise et

de la suffisance ; à la modestie, l'orgueil ; à la pudeur, l'immoralité ; à la sagesse, la folie. Il faut en gémir et non s'en étonner ; vous aimez ce qui vous ressemble ; vous haïssez ce qui vous force à rougir ; vous persiflez les bons paysans, les bons gens assez simples pour croire que les vertus ont leur siège dans le cœur, et non sur les habits. Les marchandes de mode et les tailleurs, voilà ce qui fait les hommes et les femmes *comme il faut* ; vous avez raison, messieurs : aussi pouvez-vous dire à chaque coup de chapeau que l'on donne à vos excellences :

Ah, mon habit, que je vous remercie !

C'est vous qui me valez cela.

L'ambition seule des parents perd les enfants : cette passion, unie à la faiblesse, est cause de tous les malheurs qui amènent à leur suite les regrets.

M. L. . . . est tombé dans ces deux excès ; au lieu d'enseigner à son fils à herser, à labourer, à semer, il l'envoie dans un collège de Paris faire ses études. Rien n'est négligé ; Alfred apprend le grec, le latin, l'anglais, l'allemand, l'histoire, la danse, &c... Qu'Alfred réussisse ou non, le sort en est jeté, il sera médecin ! Le laboureur a de l'argent ; son fils apprend le grec : en faut-il d'avantage pour guérir les malades ? Lui qui, garçon encore, parlait de l'égalité des rangs, de la noblesse de tous les états, le voilà qui dédaigne pour son fils la profession qui l'a vu naître, qui l'a enrichi. Il traite déjà d'inférieurs les fermiers ses voisins dont les enfants ont les mains durcies, le teint hâlé par le soleil, dont toutes les connaissances se bornent à la lecture, à l'écriture et au calcul . . . Il sourit de pitié en les voyant conduire, en blouse, la rustique charrue. . . Ah ! que son fils, son charmant Alfred, est appelé à des fonctions moins viles ! il sait le grec, et sera médecin.

Le bon homme pense que, suivant sa volonté, on peut embrasser telle ou telle profession ; il ignore les études qu'il faut faire, la capacité dont il faut être doué, les devoirs qu'il faut remplir pour occuper cette place honorable. Etre probe, laborieux, économe, voilà le devoir d'un bon fermier. Il faut que le médecin unisse aux connaissances les plus étendues les